

L'ouvrière, le chômeur et les rockers

André Roy

Numéro 53, janvier–février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (1991). L'ouvrière, le chômeur et les rockers. *24 images*, (53), 54–56.

l'ouvrière, le chômeur et les rockers

par André Roy

AKI KAURISMÄKI

Trois films en moins de deux ans: le «wonder boy» du cinéma finlandais continue de tourner plus vite que son ombre. Quitte, une fois sur trois, à sacrifier au plaisir de filmer la pertinence du résultat.

Au Festival of Festivals de Toronto de 1988, où il avait été invité à une rétrospective de ses œuvres, Aki Kaurismäki expliquait, si je me souviens bien, qu'il n'avait rien d'autre à faire que tourner des films dans un pays qui vit la moitié de l'année dans la nuit et le froid, qu'il était prêt à toucher à tous les genres et même à torcher des mauvais films. Depuis septembre 88, soit en deux ans, le cinéaste finlandais a eu le temps de tourner quatre films: *Ariel* (présenté en 89 au Festival du nouveau cinéma — voir critique dans *24 images* n° 47), *La fille aux allumettes*, *I Hired a Contract Killer* (projetés cette année à Montréal au même festival) et *Leningrad Cowboys Go America* (vu au Festival du cinéma international de Rouyn-Noranda). Eh bien, Kaurismäki n'a pas contredit ses affirmations: 1) il nous livre le dernier volet d'une trilogie, 2) il s'embarque dans le film noir et 3) il dérape dans une comédie; il passe du chef-d'œuvre à la pochade.

LA FILLE MEURTRIÈRE

La fille aux allumettes est la troisième partie d'une trilogie inaugurée par *Des ombres au paradis* et suivie par *Ariel*. Disons tout de suite que Kaurismäki clôt superbement ce «roman» prolétarien en trois volets.

La fille aux allumettes décrit âprement l'histoire d'une jeune fille (Kati Outinen, déjà vue dans *Des ombres au paradis* et *Hamlet Goes Business*) employée dans une fabrique d'allumettes. Elle rêve d'amour (elle lit de gros romans à l'eau de rose) et de beaux vêtements. C'est d'ailleurs l'achat d'une robe qui la précipitera dans un destin qui la broiera comme les machines de l'usine où elle travaille broient les troncs d'arbres pour les réduire en allumettes. La fatalité transformera cette jeune célibataire au

visage ingrat et triste en meurtrière.

Tous les mouvements du film semblent se résumer dans le fonctionnement de la chaîne de l'usine d'allumettes: mécaniques, indifférents, implacables. Cette chaîne est montrée dès le début dans des plans qui pourraient relever d'un documentaire: le billot est découpé, converti en fines lamelles qui, elles-mêmes, sont découpées en minuscules bâtons sur lesquels on pose le soufre et qui tombent dans des boîtes qui reçoivent une étiquette collée par une jeune fille (notre «héroïne»). Kaurismäki filme son histoire d'amour qui tourne mal exactement comme il filme la fabrication des allumettes: sans commentaires ni sentiments (la compassion n'existe pas chez lui).

La jeune ouvrière, dont on ne connaîtra pas plus le nom que celui des autres protagonistes, est donc victime d'un engrenage qui la mènera à son arrestation après l'empoisonnement de son amant d'un soir, ensuite d'un jeune homme inconnu attablé à un bar et, finalement, de ses parents. Elle se venge froidement en tuant à la mort-aux-rats tous ceux qui font partie d'un destin qui l'a oubliée.

Aki Kaurismäki se réclame — avec raison — de Robert Bresson, mais il est un Bresson athée qui vient nier à coups de plans secs et elliptiques la vie d'une jeune fille métamorphosée en une machine à tuer. En allant droit au but, sans sourcilier et sans état d'âme apparent, l'ouvrière mal aimée fonctionne comme les machines de l'usine qui, elles-mêmes, renvoient au projet esthétique de l'auteur: faire un film effilé comme une scie et tout aussi coupant, simple, rigoureux et impitoyable, économique dans ses plans calculés au millimètre près, dans un souci constant de ne laisser place à aucune perte ni à aucun superflu. Et puis, il y a là, dans



Kati Outinen (debout au centre) ne recule pas devant la mort-aux-rats dans *La fille aux allumettes*

ce filmage et ce montage tout économiques, une façon aussi de couper court à tout épanchement et d'éliminer tout autant la pitié que le voyeurisme du spectateur — qui est laissé, pantelant, devant un monde de désillusions, de pauvreté matérielle et morale, de laissés pour compte, d'une grande désespérance.

LE FRANÇAIS CHÔMEUR

C'est un monde tout aussi désespéré que nous retrouvons dans *I Hired a Contract Killer*, le film anglais d'Aki Kaurismäki, qui n'abandonne pas pour autant sa gestion parcimonieuse du récit et des plans : il est tout aussi sobre et rugueux, mais, cette fois, pour se lancer, avec virtuosité dans le genre série B (intrigue simple, minimum d'action et de décors). *I Hired a Contract Killer* est une comédie glacée et glaçante qui raconte l'histoire d'un Français (Jean-Pierre Léaud) travaillant à Londres qui perd son emploi ; il engage un tueur, tuberculeux (!), pour se suicider ; mais il rencontre une jeune fille blonde platine (Margie Clarke) qui le fera changer d'idée.

Le récit commence comme un film



Jean-Pierre Léaud dans *I Hired a Contract Killer*



Leningrad Cowboys Go America

hitchcockien; on pense à *Psycho* avec ces plans éloignés d'une ville, puis ces plans d'ensemble de maisons, puis ces plans généraux d'un édifice, sauf qu'on n'est pas à Phoenix mais à Londres. Là s'arrête la ressemblance. Le Finlandais ne construit pas, comme Hitchcock, son suspense (l'homme se fera-t-il tuer?) sur des différences émotionnelles; la continuité dramatique adoptée exclut tout changement de régime, de température: le récit suit son cours comme la pellicule défile inexorablement devant la lampe du projecteur. L'angoisse ne point jamais parce que le cinéaste ne privilégie pas le découpage (qui ralentit ou accélère l'action) mais le montage: la contiguïté des plans déroule les prestiges de l'indifférence et de la nonchalance. Usés, fatigués, les personnages sont des êtres abandonnés par un metteur en scène qui a la cruauté apathique de les laisser seuls se dépatouiller (plutôt mal) avec leur destin; Kaurismäki ne se veut pas un Dieu tutélaire (toujours ce côté athée); il ne met en scène que des perdants, de pauvres hères qui font face

au vide de leur existence cafardeuse. On retrouve ainsi la Finlande déprimante et laconique de *La fille aux allumettes*, transposée tout simplement en Angleterre, et, comme la perfide Albion est, dit-on, le pays de l'humour, *I Hired a Contract Killer* en attrape l'ironie froide et la dérision distanciée qui ajoutent au récit juste un brin d'humanité pour nous toucher. Et Kaurismäki nous convainc encore de son talent.

LES ROCKERS NON SANCTIFIÉS

On ne saurait pas en dire autant de *Leningrad Cowboys Go America* qui confirme, par ailleurs, les dires du cinéaste: qu'il est prêt à tourner des mauvais films pour ne pas arrêter de faire du cinéma. On ne lui donne pas tort, mais on ne le reconnaît pas dans cette comédie longuette (malgré ses 78 minutes) qui est un mélange de bande dessinée et de road-movie. Kaurismäki a lancé comme un ouragan un band de joyeux drilles, des rockers débiles aux bananes immenses et aux souliers longs et pointus, sur les rou-

tes des États-Unis, en quête de spectacles et de gloire, sous la férule d'un gérant malhonnête (Matti Pellondä, employé dans d'autres films de l'auteur). Le film est la mise bout à bout de scènes à peu près identiques et donc interchangeables: dès que nos rockers sont engagés dans un club, ils se font mettre à la porte après leur première prestation.

Il est difficile de trouver ici la *Kaurismäki touch* tant le cinéaste s'évertue à la camoufler; peut-être, entre deux chansons et deux randonnées en voiture, pourra-t-on la deviner: dans le paysage (dévasté, sale), dans le décor (banal, qué-taine), dans le filmage (frontal, rien que frontal) et le ton (la dérision et l'humour). C'est trop peu pour nous satisfaire de la part d'un cinéaste qui nous a gratifiés auparavant d'œuvres belles et graves. Nous attendons, un peu anxieux maintenant, son prochain film. ■